

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aleksander GLOWACKI

(Boleslaw Prus)

Une méprise, partie IV

*Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.*

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 336-344

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Une méprise

(suite).

Je me couchais beaucoup plus tranquille et j'écoutais sans terreur le vent qui faisait rage. Il me semblait cette nuit là que Dieu ne dort pas, mais qu'incliné au dessus de l'ouragan, Il regarde si quelque part dans les champs, il n'y a pas un voyageur égaré, pour lui envoyer son ange.

Il me semblait même entendre au milieu des éléments déchaînés une voix puissante disant :

— Ange, lève-toi !...

Au bout d'un moment, le silence se fit.

— Je dis en moi-même, il n'arrivera pas de malheur au pauvre homme — et je m'endormis profondément.

La nouvelle année commença très bien ; pour la première fois M. D. me donna un certificat au papier enguirlandé portant la mention exemplaire pour la conduite, excellente pour toutes les branches avec promotion pour la 1<sup>re</sup> inférieure. Pour me récompenser ma mère me fit faire un traîneau, il était petit, mais quel plaisir il me causa ! En général, au commencement, il glissait aussi souvent sur

moi que moi sur lui, mais plus tard, j'appris si bien à le diriger, que souvent je priais maman de s'asseoir dessus pour que je la conduise ; seulement, maman n'avait jamais le temps. Un jour que je me glissais sur la colline, la bonne vint m'y trouver. Aussitôt je la saisis par le cou et je voulus par force la mettre sur le traîneau et la faire glisser jusque en bas.

Mais Lukaszowa me repoussa avec impatience. Ah ! toujours tes mêmes bêtises dans la tête : Tu devrais bien être plus sérieux au moins aujourd'hui... car on a fait savoir qu'il y a la guerre ?...

La guerre ?... répétais-je après elle. — Je pris mon traîneau sur mes épaules et je courus à la maison. Ce mot de guerre signifiait toujours pour moi quelque chose de très éloigné. Cependant je compris en ce moment qu'il arriverait quelque chose qui m'inquiétait. En passant près de la grange, je remarquai que les gens ne battaient pas le blé, mais qu'ils parlaient de la guerre. Je fus même frappé des paroles de Valek : Celui dont Dieu a décrété la mort, mourra sans cela et celui qu'il veut laisser vivre la guerre n'y pourra rien. A l'office, la cuisinière en soupirant expliquait aux filles de service que la guerre n'avait rien de nouveau pour elle, car depuis quelques années, elle voyait au ciel, elle voyait des colonnes de sang et des verges de feu. — Je m'y connais ! — disait-elle. C'est ce Mathieu qui nous en a raconté de belles. Parfois, disait-il, les soldats ennemis étaient aussi nombreux que les arbres de la forêt et à peine les Français les avaient-ils attaqués, que tous disparaissaient. Ils étaient couchés à terre comme les gerbes d'un char qui a versé

Jésus ! Jésus ! — murmura une des filles. Et ne se sont-ils plus relevés, demanda Lukaszowa ?

— Comment voulez-vous qu'ils se soient relevés puisqu'ils étaient morts.

— Ma bonne soupira.

— Beaucoup d'hommes ont péri par ces guerres, reprit la cuisinière. — Et maintenant il en périra bien plus. Mathieu disait que quand le français marche seul, c'est terrible, mais quand il va avec les nôtres, c'est doublement terrible. Au salon, il y avait du monde. Par la porte entr'ouverte je vis le bourgmestre, M. D. et le Curé. Ils étaient absorbés par une discussion très violente et le bourgmestre très irrité s'écriait :

— C'est stupide de se mettre en campagne avec de semblables forces. Si nous avons au moins cent mille soldats, j'irais moi-même tout le premier... mais comme cela...

— Les français en trouveront d'avantage — reprit M. le Curé.

— Oui pour eux, pas pour nous... M. D. riait,

— Je savais, dit-il, que M. le président est rouge en buvant, mais en cas de guerre vous n'auriez de rouge que le col...

— Que radotez-vous là, en frappant sur la table avec les deux poings. — Les français seraient fous, s'ils voulaient nous venir en aide...

Vous êtes déjà fou, monsieur, dit l'instituteur en souriant.

Un moment ils se regardèrent comme deux coqs. Le bourgmestre était rouge et l'instituteur suffoquait.

— Permettez, dit le curé, se mettant entre eux, M. D., calmez-vous... M. le président, que dites-vous de l'année cinquante-neuf et de l'Italie ?—

— L'Italie est située près de la France, dit le bourgmestre, je connais la géographie.— Et nous sommes sur le cœur de la France s'écria l'instituteur.

— Et vous près de son estomac.

— Vous devriez annoncer la foire sur la place et ne pas vous mêler de politique, criait l'instituteur.

— Par Dieu, je vais provoquer ce professeur *d' a b c* en duel.

— Parfaitement ! Je me rappellerai l'escrime sur la peau du bourgmestre

En ce moment le curé et maman jusque là silencieuse les arrêtaient.

— Ah ! M. D!...

Ah ! M. le président !...

— Je le mettrais en pièces !... hurlait l'instituteur. —

Nous verrons, reprenait le bourgmestre. — Une querelle dans un pareil moment ! suppliait ma mère.

Jamais on ne s'entend avec les aventuriers, s'écriait le bourgmestre, cherchant son bonnet.

C'est ces gens là qu'il faut chasser, tout les premiers, répondit le précepteur. — Ah ! vieux enfants ! tonna le curé en menaçant des deux poings ! Si dans chaque maison de notre pays il se trouvait seulement un seul homme comme vous, ni les français, ni Dieu lui-même ne nous sauverait, car vous vous égorgeriez entre vous.

Les deux adversaires commencèrent à se regarder de travers.

— Ce n'est pas ma faute, M. D. ne sait pas se maîtriser, beugla le bourgmestre

— La discussion finit toujours ainsi avec le président répliqua mon instituteur. Au lieu d'examiner froidement la situation, il s'emporte...

Pour éponger la sueur de son front il tira son mouchoir de poche puis il prit sa tabatière.

Dans la manière de voir de chacun il y a du vrai et du faux, telle est la cause des querelles, dit M. le curé. — Mais est-ce possible que dans de pareils temps, la différence d'opinions puisse conduire à la haine et à la vengeance...

— Moi je ne suis pas vindicatif tout le monde le sait, dit le bourgmestre.

— Et moi en de pareils moments je ne veux pas de discorde, reprit mon instituteur en prenant une prise.

Alors donnez-vous la main, Messieurs, et soyez unis dans le bonheur comme dans le malheur !...

— Mes amis ! — dit ma mère, attirant violemment la main du bourgmestre vers la tabatière de l'instituteur.

— Qu'il en soit ainsi ! marmotta M. D. et en présentant un doigt au bourgmestre, il lui offrit une prise.

— Chacun de nous gardera son opinion, ajouta le bourgmestre et pour conclure, il se barbouille la lèvre supérieure de tabac.

— Et les français viendront répliqua mon instituteur.

— Comme précepteur insinua le bourgmestre. J'entrouvris la porte et maman m'aperçut. Vite, elle courut à la chambre à coucher et me poussant vers la porte, elle dit tout bas :

— Pourquoi restes-tu ici ? Va de suite de l'autre côté !

— J'irai à la guerre !... murmurai-je en marchant à grands pas.

J'avais déjà oublié mon traîneau et les glissades, mais prenant mon sabre de derrière l'armoire je commençai à l'aiguiser. J'étais tellement monté par ces idées de guerre que Lukaszowa ayant voulu rire de mon équipement je lui donnai un si violent coup de mon sabre sur la main qu'elle en eut un bleu. — A ses cris maman accourut... Je fus réduit à demander pardon à Lukaszowa et rester longtemps à genoux dans un coin. Il régnait une grande agitation dans la ville. Les voyageurs racontaient que des détachements de soldats avaient été vus dans plusieurs endroits du pays. Les dames cousaient du linge. Les vieux messieurs se consultaient et les jeunes gens disparaissaient. Entre autres Grochowski, le menuisier, et son apprenti ne revinrent jamais. La cabane où il avait son établi resta inhabitée pendant quelques années. Quand maman se plaignait à M. D. que tant de jeunes gens souffrissent du froid et de privations de toutes sortes, d'abord il soupira mais à l'instant il répondait en souriant : — Ce ne sera que jusqu'au printemps

Au printemps les Français viendront... Il faut seulement demeurer ferme et persévérants, puis il comptait les jours jusqu'à Pâques, jusqu'au mois de mai. Quand à moi, j'avais la tête si pleine de guerre, qu'un matin Lukaszova étant entrée comme de coutume pour allumer le feu et m'habiller, je lui dis d'une grosse voix :

- Il faut frotter mes bottes avec du suif pour la nuit, car demain je pars.

Où veux-tu aller ?

— A la guerre.

— Que feras-tu là ?

— Je sais bien ce que j'ai à faire.

— Au nom du Père, et du Fils !... s'écria-t-elle, nous sommes à la fin du monde puisqu'à présent un morveux parle de guerre ? Je ne me fâchai pas, mais je sentis pourtant que je ne devais plus me montrer patient. Comme la bonne me mettait ma seconde botte, je lui arrachai mon pied des mains et je lui donnai un grand coup et sautai au milieu de la chambre.

— Car les cent diables !... j'irai. Et si vous me dites encore un mot, je vous enverrai une balle dans la tête.

Tout à coup la vieille femme m'enlaça dans ses bras et il arriva une chose à laquelle je ne m'attendais pas. Je sentis qu'elle me déboutonnait mon pantalon. Je rugissais de colère et me débattais en vain. Alors je commençai à supplier ma bonne.

— Eh bien défends-toi, puisque tu es si fort, s'écriait-elle toute tremblante de fatigue ; tu es un vilain garnement, va. A la maison il y a déjà tant de chagrins et tu veux encore nous tourmenter. Je pleurai de honte et alors ma bonne me laissa sur le plancher et s'essuyant les yeux, elle reprit d'une voix apaisée : — Vois-tu ce qui t'arriverait à la guerre. On t'attraperait et avant que tu aies pu bouger, tu aurais reçu une cinquantaine de coups. Alors, moi je ne pourrais pas te secourir, pas même madame....

— Cette dernière réflexion m'impressionna. — Comment à la guerre on se bat avec des longues piques ? demandai-je assombri : Cette singulière manière d'envisager la guerre refroidit mon héroïsme. Je ne renonçai pas à la guerre, mais je me décidai de ne pas aller avant que j'aie assez grandi, afin que le premier venu ne puisse pas me terrasser. — Ainsi absorbé par mes plans, je ne remarquai pas le changement survenu chez ma mère. Du jour où elle avait entendu parler de la guerre, elle dormait mal et avait pâli. Elle parlait plus doucement marchait moins par la maison et s'asseyait souvent dans son fauteuil, fatiguée, les mains jointes et pensive. D'ordinaire ma mère faisait parvenir ses lettres à mon frère par des connaissances qui allaient en ville. Dans ces temps, elle commença à les envoyer par la poste ; quand le facteur n'arrivait pas, elle envoyait un domestique à la poste, lui recommandant de s'informer s'il y avait des lettres. Quelques fois il en arrivait une, mais cela ne tranquillisait pas ma mère. Elle répondait à l'instant et de nouveau attendait. Du reste elle ne parlait pas de mon frère.

Un jour, avant Pâques, nous étions assis à table, tous à dîner. Je me souviens que c'était un jour maigre, car on avait une soupe à la bière. Justement la bonne apportait le second plat — des boulettes à la marmelade — quand apparut le facteur, qui remit une lettre à maman. Elle la lisait si longtemps qu'il me vint à la pensée que les boulettes se refroidissaient. Machinalement je pris ma fourchette et la laissai tomber sur mon assiette avec un tel bruit que le rouge me monta à la figure. Tout effrayé je jetai un regard sur M. D mais celui-ci restait immobile sur sa chaise, la tête baissée. Je regardai ma mère, elle était affreusement changée. En un instant sa figure avait pris la couleur du sable et ses yeux s'étaient enfoncés dans leur orbite. D'une main elle appuyait sa tête et de l'autre elle tenait la lettre, ses lèvres étaient pâles et serrées. Nous restâmes tous si

longtemps silencieux que le beurre se prit sur les boulettes. Tout à coup, maman jeta la lettre sur la table.

— Vous savez. Monsieur, dit elle à mon instituteur, que Wladislaw est parti pour la guerre

M. D. remua sur sa chaise, regarda la lettre, mais ne répondit pas.

Enfin j'ignorais que la science universitaire conduisit à cela ! dit ma mère. Nous avons dépensé pour lui dix mille roubles, et moi après la mort de mon mari, j'ai travaillé comme une servante, pour le pousser plus loin. Et malgré cela j'ai des dettes. Si je mourais aujourd'hui, son frère cadet deviendrait probablement un berger. Et lui le chef de la famille, est allé à la guerre. Non seulement il n'a pas même demandé conseil à sa mère ! Il a disposé de lui même, de mon argent, de son avenir et du sort de ce morveux qui n'aura pas les moyens de finir une classe... Qu'en dites-vous, Monsieur.

— Il n'est ni le premier, ni le dernier, murmura mon instituteur.

— Pour moi le premier et le dernier... répliqua ma mère, élevant la voix. Celui à qui on enfonce un couteau dans le cœur, ne demande pas si d'autres ont éprouvé la même douleur, mais il crie que cela lui fait mal !...

Que m'importent les enfants d'autrui. Ils n'ont pas grandi sous mes yeux, je ne les ai pas pleurés quand on les a mis à l'école, je ne me suis pas permis de les revoir dans ma vieillesse, établis chez moi pour ne plus m'en séparer... Elle appuya la tête sur sa main. — Mais lui, je croyais qu'il reviendrait et qu'il s'établirait ici. Je voulais qu'il se marie; je lui aurais donné toute la maison, me réservant seulement une chambre. Ils auraient reçu du monde et moi avec mon vieux paletot et les clefs en main, j'aurais trotté dans tout le ménage. J'aurais seulement voulu le voir à dîner, quand il n'aurait pas eu de visites — c'est tout... Me suis-je plainte qu'il écrivait seulement une fois par mois et que depuis

quelques années il n'est pas venu à la maison ? et il m'a payée ainsi. Elle se couvrit les yeux ne pouvant retenir ses larmes

Le vieil instituteur chercha à la calmer.

— Voyez-vous, Madame, ce sont des temps tels . . . . .  
Ma blessure s'est de nouveau envenimée et la jambe me fait très mal, comme d'ordinaire par l'humidité. Aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire je souffre... Mais qu'est-ce que je radote ? Voilà ! Je voulais dire Madame, que puisque vous vous désespérez tant, à propos de votre fils, nous le ferons revenir. Ma mère se jeta sur sa chaise.

— D'où ?... Où est-il ?.

— Nous le chercherons, nous le trouverons.

— Il ne voudra pas revenir.

— Il reviendra. Il ne croyait pas que vous vous désolerez ainsi.

(A suivre.)